

pas de ce sentiment. Pour participer à la guerre, d'où dépendait le sort de l'humanité, et donc le nôtre, toutes nos facultés se trouvaient d'accord.

Les vertus de notre race portaient leur fruit. La persécution et la politique y mirent le ver rongeur.

* * *

Persécutions anglaises. — La trêve ne dura pas plus entre nos concitoyens anglais et nous, qu'elle ne devait durer entre les partis politiques. À vrai dire, elle ne fut pas observée un seul jour.

On ne voulut pas, ainsi que le demandait M. Bourassa, “ intervenir *comme nation*, liée à l'Angleterre par des attaches politiques, à la France par des motifs de sentiment et d'intérêt, sans compromettre en rien notre état politique et sans ébranler à fond son équilibre économique (1) ” On voulut au contraire se servir de la grande guerre, comme d'une arme nouvelle, pour achever dans notre pays la victoire de cet impérialisme britannique, dont l'emprise peut nous être si fatalement désastreuse. Notre confédération qui avait tout de suite fait des pas de géant vers son épanouissement normal en pays libre de faire et de vivre sa vie propre, s'est bientôt vue fondre dans le grand tout qu'est l'empire britannique, y perdre toute sa personnalité.

Et l'on ne prenait même pas le ménagement de conserver à notre apport de quatre cent mille hommes, sa cohésion d'armée canadienne. Nos soldats canadiens n'étaient plus là bas que des soldats anglais. Et le Canada ne se réservait que le droit de les équiper et de payer leur solde.

La même voracité qui, en Angleterre, nous volait jusqu'à notre nom de Canadiens, — nous la retrouvions ici même chez ces impérialistes nains qui, en attendant que l'Empire ait absorbé ses colonies, veulent anéantir tout ce qui a caractère français. Est-ce qu'on n'a pas tout fait pour rendre impossible le recrutement des Canadiens-Français? En lui-même il n'était déjà pas

1. HENRI BOURASSA : *Le Devoir et la guerre*, page 18.